

construire une île

un jardin d'épouvantails

Dans le *Rétrofictions* de Guy Costes et Joseph Altairac qui s'amuse à répertorier les quelque 11 000 oeuvres de science-fiction de plus de 4000 auteurs en France de 1532 à 1950, seules 350 oeuvres figurent dans les sous-thématiques **Utopie** (générale, classique et scientifique) et **Anticipation Monde Parfait** — au milieu des 2000 entrées de la thématique globale **Anticipation**¹. Même en adjoignant des oeuvres contemporaines et en élargissant à d'autres pays, il me semble raisonnable d'avancer que « l'anticipation positive » est rare, et que par soustraction la dystopie est partout ailleurs. De *1984* à *Blade Runner* en passant par *Cyberpunk 2077*, *Mad Max*, *Idiocracy*, *Bienvenue à Gattaca*, *Severance*, *Brave New World*, *La ferme des animaux*, *Minority Report*, *The Boys*, *Black Mirror*, *Hunger Games*, *Dissociés*, *Chien 51*, la *Servante Écarlate*... nous sommes entourés de représentations pessimistes de l'avenir. Des sujets comme l'ultra-totalitarisme, la dépendance à la technologie et le techno-féodalisme sont indéniablement politiques, mais semblent aujourd'hui avoir perdu de leur mordant — parfois simple décorum, la dystopie se morfond souvent dans un pessimisme lassant.

« Et puisque la dystopie a colonisé la réalité en plantant son drapeau dessus (ou pour le dire autrement : puisque la réalité s'est empressée de fusionner avec les fictions du pire), il nous faut faire un pas de côté et revendiquer la puissance subversive de la fiction pour non seulement réenchanter nos lendemains, ouvrir les portes de nos pensées de l'alternative (de gauche), mais aussi pour repolitiser notre attention à un possible monde commun. »

Alice Carabédian, Utopie Radicale, par-delà l'imaginaire des cabanes et des ruines (2022)

La dystopie n'est pas anti-utopique par nature. En elle, il y a souvent le germe d'un monde meilleur ; *1984* de Orwell nous pousse en creux à imaginer le négatif de son système totalitaire : un monde sans surveillance de masse où l'individu vit librement et s'exprime sans craindre la répression. Pas vraiment une utopie, mais le début du commencement d'un désir d'avenir radieux... rapidement guillotiné par le fatalisme de la conclusion d'Orwell. Et quand la dystopie se termine sur une note pleine d'espoir, elle s'arrête souvent au seuil de poncifs éculés : le peuple qui se révolte, réapprend à vivre en harmonie, apprend de ses erreurs pour bâtir un monde plus juste... mais lequel ? Et comment ? Trop tard, l'histoire est terminée. Rideau.

1984 est publié en 1949.

En plus de 75 ans, la dystopie nous a-t-elle collectivement encouragés à éviter le pire ? Et depuis, avons-nous réellement changé de narratif ? Ne serait-il pas temps de penser de nouvelles formes de fiction plus cohérentes au regard de ce qu'elles prétendent critiquer ? Les possibilités de la science-fiction sont trop vastes pour faire l'économie d'une re-politisation en règle de nos imaginaires et dépasser l'imagerie surannée du cyberpunk, du post-apocalyptique ou de la dystopie climatique.

Aujourd'hui, ils sont quelques-uns à s'y essayer à travers le solarpunk, un sous-genre littéraire de la science fiction qui prétend formuler des « dystopies positives ». En ce sens, le mouvement Solar Punk s'inscrit dans la droite lignée des récits de science fiction : imaginer

¹ Pour arriver à ce résultat, j'ai retranché les sous thématiques suivantes : utopie érotique, royaliste, féérique et religieuse. Il s'avère également que certains ouvrages d'utopie dite scientifique relèvent de la technocratie — je laisse le lecteur trancher à propos caractère utopique de cette conception.

d'autres futurs en les concevant cette fois de manière plus radieuse. Il semble encore trop tôt pour qualifier le solarpunk de « mouvement » car rares sont les écrivain.es qui s'en réclament et parce que le qualificatif est souvent attribué à des auteurs antérieurs à sa émergence — Ursula K. Le Guin et Kim Stanley Robinson en tête.

Lors des Utopiales 2023, un festival de science-fiction nantais, j'ai assisté à un échange sur le Solar Punk. L'un des intervenants (un auteur de SF dont le nom m'échappe) se demandait comment rendre un récit Solar Punk palpitant et émettait des doutes au sujet de la pertinence du genre. En effet, comment créer du conflit et de l'intrigue dans un univers idyllique ? Et quand on sait les lecteurs de SF férus de gratte-ciels tout en néons, de corpos militaires corrompues, d'IA détraquées et de ruelles enfumées où gisent des junkies shootés à la VR... comment leur donner envie de tourner frénétiquement les pages d'un livre optimiste que les cyniques seront prompts à qualifier de naïf ? C'est aux auteurs de solarpunk de trouver les solutions.

« Il est manifeste que les utopistes se sont rarement souciés d'écrire des chefs d'oeuvre littéraires. Le travail prodigieux de Guy Costes et Joseph Altairac montre qu'à l'évidence les auteurs de science-fiction n'y tendaient pas davantage. Bien entendu quelques uns se sont efforcés de bien écrire et y sont de toute évidence parvenus bien qu'ils soient le plus souvent négligés par la critique « sérieuse » [...]. Quoique le rapprochement soit audacieux, et même fort contestable, l'intérêt d'un article scientifique ne résume pas à la qualité de sa prose bien qu'elle ne lui ôte rien »

Gérard Klein, préface de *Rétrofictions* (2022)

Quand la dystopie assombrit nos horizons, le solarpunk construit des mondes souhaitables ; il convoque des expériences de pensée parfois fantasques et surréalistes pour élargir le champ de recherche de la science-fiction. Le solarpunk n'a pas peur d'envisager l'improbable tel Einstein se demandant ce qu'il observerait en poursuivant un rayon de lumière avant d'aboutir à la théorie de la relativité générale. Il faut que l'imagination prenne trop pour que la pensée ait assez, disait Gaston Bachelard. Alors cette question : la dystopie pense-t-elle suffisamment ? Si la fiction veut prétendre à renverser le dramatique de notre situation, elle doit convoquer des avenir, les rendre tangibles et désirables ; susciter l'adhésion plutôt que la peur. Elle doit provoquer un mouvement par capillarité : comme le café qui s'arrache à la gravité lorsque l'on trempe un carré de sucre à sa surface (essayez, vous comprendrez).

Hasardons-nous à concevoir le solarpunk comme un vaste jardin où croissent toutes sortes de fleurs étranges qui s'hybrident les unes aux autres jusqu'à former un écosystème d'alternatives désirables et réalisables. Voilà un jardin dans lequel n'importe qui pourrait faire son miel et cueillir les outils utiles à la fabrication d'un monde plus juste. Cette conception nous oblige à ne voir dans la dystopie qu'un jardin envahi par des épouvantails.

L'échange auquel j'avais assisté aux Utopiales 2023, m'a beaucoup fait réfléchir. À tel point que j'étais dans le hall du centre des congrès perdu dans mes pensées ; quand je trouvai sous l'escalier menant à la cafétéria une petite exposition intitulée *l'Île Inventée*. Je n'ai jeté qu'un regard distrait et lointain aux peintures accrochées aux montants d'exposition — ça ne me parlait pas. C'est la couverture de la brochure explicative qui m'a fait tilter. C'était le simple dessin d'une montagne couverte d'arbres et reposant sur de frêles pilotis en bois : elle était là mon utopie solarpunk.

Pas quelque chose de parfait ou de robuste... mais un monde idéal autant qu'il est fragile. Dans cette fragilité je voyais une façon de raconter une société utopique en recherche constante d'équilibre, mais aussi une manière narrer l'histoire avec de la tension, du suspense

— la sensation que tout peut basculer d'un moment à l'autre. Peut-être parce qu'une utopie vivante doit être instable pour exister.

Cette Île ne serait pas une « utopie parfaite rationnelle et rationalisante écrasante, un moule dans lequel on doit faire rentrer toute la population »². Mon Île inventée, je la voulais loufoque, radicale dans ses exubérances, chaotique dans son fonctionnement, kafkaïenne dans sa gouvernance. Elle serait cauchemardesque, encombrée de cortège de scrutins inconséquents, des syndicats pour tout et n'importe quoi ; il y aurait des référendums toutes les semaines, des confréries de métiers, des assemblées de citoyens tirés au sort, des villages auto-gérées ; au coeur de cette Île il y aurait une ville-jardin ornée de mille clochers, loin au Nord on trouverait une cité universitaire où les étudiants vivent en autonomie, le Vieux Serpent, un réseau de trains serait le seul transport longue distance et en jetant en oeil au paysage qui défile, le passager verrait au loin la Haute Forêt qui couronne un vaste plateau agricole aux parcelles si petites que le tout ressemblerait à un seul et même jardin, piqué ici et là de bosquets et de villages aux clochers effondrés. Ce serait un grand n'importe quoi... et pourtant, malgré le bordel ambiant, malgré la diversité des convictions et le manque de clarté dans ce mode de gouvernance, les « insulaires » s'y sentiraient bien. Mon Île serait une société en mutation permanente, sensible et capable d'encaisser les chocs sans tomber dans le totalitarisme — une Île résiliente. Une Île qui plie, mais ne rompt pas.

J'ai aussitôt filé à la boutique des Utopiales pour me procurer un carnet et j'ai écrit cette première note que je vous partage :

Un voyageur tombe par hasard sur (une) île à la société végétale. En suivant une organisation sociale semblable à un jardin (en permaculture), cette île prouve que la diversité est un terreau fertile pour développer sa résilience [...]

Cette Île, je l'ai déjà écrite à deux reprises sous forme de nouvelle avec plus ou moins de réussite dans *Itinéraire à travers l'Île*. Pas un franc succès ; elle n'est d'ailleurs pas répertoriée sur mon site. Avec le recul, le format m'apparaît trop corseté pour un tel sujet, et puis sans doute la verdure de mon écriture aura contribué à rendre ces deux tentatives particulièrement malhabiles.

J'y tiens à cette Île ! Je veux la voir sortir des eaux !

Voilà donc deux ans que je pille quelques bribes d'idées, que je lis des bouquins d'histoire, de politique, d'économie... Deux années au cours desquelles j'ai donc pris de très nombreuses notes, que je vais pouvoir vous partager dans ce journal de bord intitulé *Construire une île*.

Construire une île prend du temps. Il faut édifier des montagnes, les poncer pour y planter des arbres, irriguer le creux de ses lacs, le lit de ses rivières. Il faut qu'y croissent des fleurs, des légumes, des arbres ; et toute une faune doit se mouvoir à sa surface. Et puisque je parle de nous, il y faut des êtres humains qui vivent dans des maisons, des villages, des villes ; et ils font société avec tout ce que cela suppose de mécanismes sociaux. D'où viennent-ils ? Comment cette utopie résiste-t-elle au capitalisme rapace du reste du monde ? Comment les insulaires s'en sont-ils arraché ? et pourquoi ?

Je vous invite à participer à ce travail : sentez-vous libres de commenter les prochains bulletins, de glisser vos réflexions, de me donner votre avis ou de me conseiller des ressources qui pourraient s'avérer utiles. Je veux que les plus sceptiques des lecteurs jettent un oeil dessus

² Alice Carabédian, *Utopie Radicale, par-delà l'imaginaire des cabanes et des ruines* (2022)

et se disent « au fond... ça tient presque la route. » Il s'écoulera des années avant que je ne vous fasse lire le résultat.

Terminons cette note sur une dernière citation, celle de Michel Foucault dans un entretien accordé à Jean-Louis Ezine pour les *Nouvelles Littéraires* en 1975 :

« Il faut (...) apporter au combat autant de gaieté, de lucidité et d'acharnement que possible. La seule chose qui soit vraiment triste, c'est de ne pas se battre... Au fond, je n'aime pas écrire ; c'est une activité très difficile à surmonter. Écrire ne m'intéresse que dans la mesure où cela s'incorpore à la réalité d'un combat, à titre d'instrument, de tactique, d'éclairage. Je voudrais que mes livres soient des sortes de bistouris, de cocktails Molotov ou de galeries de mines, et qu'ils se carbonisent après usage à la manière de feux d'artifice. »

À bientôt sur les rails,

Lazare

P.S : *Severance* et 1984, c'est cool quand même !

